

Jacques Chirac, salle Jérusalem, Grande synagogue de Paris, juin 2007

« (...) Ne composez jamais avec l'extrémisme, le racisme, l'antisémitisme ou le rejet de l'autre. Dans notre histoire, l'extrémisme a déjà failli nous conduire à l'abîme. C'est un poison, il divise, il pervertit, il détruit. Tout dans l'âme de La France dit non à l'extrémisme, le vrai combat de la France, le beau combat de France, c'est celui de l'unité, c'est celui de la cohésion, oui, nos valeurs ont un sens, oui, la France est riche de sa diversité... » (Extrait du dernier discours officiel de Jacques Chirac, 11 mars 2007)

Du Président, de l'homme politique, tout aura été dit et la longévité politique de Jacques Chirac témoigne de son goût pour la chose publique autant que de son amour pour la France.

C'est justement en raison de son attachement viscéral pour les valeurs démocratiques de notre pays et peut-être aussi parce qu'il savait apprécier et respecter d'autres formes d'art et de culture que les siennes que Jacques Chirac avait réussi à tisser des liens forts et personnels avec la communauté juive française.

Comme nombre de Juifs français, je garde un souvenir fort de son discours historique de 1995, par lequel il reconnaissait la participation de la France dans l'arrestation et la déportation de près de 76 000 hommes femmes et enfants dans l'entreprise nazie de « solution finale. »

Une étape importante avait alors été franchie. La France regardait enfin son passé en face et ne cachait plus sa responsabilité derrière les mots du déni.

Ce discours courageux, en rupture avec des décennies de bonne conscience hypocrite, inaugure les prises de positions engagées d'un Président de la République en lutte contre un antisémitisme qu'il n'a eu de cesse de dénoncer comme contraire aux valeurs humanistes de la France.

Républicain laïc, Jacques Chirac n'était pourtant pas homme à s'abriter derrière l'obligation de laïcité lorsqu'il manifestait sa solidarité envers la commu-

nauté juive. C'est toujours avec une kippa sur la tête comme une évidence qu'il nous avait honoré de sa présence à la grande Synagogue de la Victoire.

En 2006, je me souviens l'y avoir accueilli dans des conditions dramatiques pour rendre hommage à Ilan Halimi, sauvagement assassiné par le gang des barbares. Ce jour là, je me souviens avoir dit que la République était en deuil, que « la France était en deuil » mais qu'il restait de l'espoir si les plus hautes autorités de la République continuaient sans relâche à combattre le « cancer antisémite qui ronge notre pays. » Sa présence à nos côtés fut un message fort, même si hélas l'antisémitisme



allait continuer de se développer.

Un an plus tard, après qu'il eut quitté ses fonctions, l'ancien Président de la République était invité au Consistoire par le Grand Rabbín de France Joseph Sitruk (zatsal) et par le Président Jean Kahn (zal), dont il était particulièrement proche, pour une visite informelle au cours de laquelle il avait pris la parole pour parler de la France et de la place des Juifs, citoyens modèles plus que légitimes, français à part entière par-delà leur féconde singularité.

L'âge et la maladie l'ont emporté, souvenons-nous de lui, comme un ami proche et sincère de notre communauté parce que profondément animé par la devise de notre pays « Liberté, Égalité, fraternité. »

Je présente à son épouse Bernadette et à sa fille Claude mes plus sincères condoléances.

Joël Mergui